

Rungano Nyoni
I am not a witch
2017

CLANDESTINE FILMS ET PYRAMIDE PRÉSENTENT

I AM NOT
A WITCH



JE NE
SUIS PAS
UNE
SORCIÈRE

♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles

LE GÉNÉRALISTE DU F I L M
QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
SOCIÉTÉ DES RÉALISATEURS DE FILMS
CANNES

UN FILM DE RUNGANO NYONI

CLANDESTINE FILMS ET SODA PICTURES PRÉSENTENT UN ASSOCIATION AVEC ICREATE FILMS ET UNAFILM FILM4 FILM5 FILM6 FILM7 FILM8 FILM9 FILM10 FILM11 FILM12 FILM13 FILM14 FILM15 FILM16 FILM17 FILM18 FILM19 FILM20
CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE INSTITUT FRANÇAIS ROBERT GALLS FUND THE RBF - EUROPE PROGRAMME OF THE INTERNATIONAL FILM FESTIVAL ROTTERDAM
BERNALIE WORLD CINEMA FUND "I AM NOT A WITCH" AVEC MARGARET MULLIGAN HENRY PHOBI NANCY MULLIGAN MARGARET SPINER DAN MANKEN HANSEN OLIVER DANBERG
MUSIC BY MATTHEW JAMES KELLY MONTAGE PAR JULIEN PATON COSTUMES PAR HOLLY PERECCA MONTAGE PAR HAN DEBET GEORGE GRACE THIBAUD HAQUEL RÉGIE PAR NATHAN PARKER
PRODUCTION PAR DAVID GALLEGO AVEC LA COOPÉRATION DE TITUS KREYENBERG PRODUCTIONS ASSISTÉES PAR EVE GABEREAU MARY BURKE EVA VAYTES DANIEL BATSISSE HANNAH THOMAS
PRODUIT PAR JULIETTE GRANDMONT EMILY MORGAN COORDONNÉ PAR RUNGANO NYONI



Geneviève Sellier

RÉFLEXIONS D'UNE SPECTATRICE OCCIDENTALE...

Le film m'a laissé une impression ambivalente que je voudrais essayer d'expliquer ici.

La jeune réalisatrice, Rungano Nyoni, s'est documentée sur les camps de sorcières au Ghana ou en Zambie, ou sur le sort des enfants accusés de sorcellerie en République démocratique du Congo.

Mais elle a conçu son film comme un conte de fée cruel. « *J'ai grandi avec les contes de fées et les contes zambiens sont vraiment spéciaux. Ils sont uniques, violents. Ils sont drôles aussi. Le ton change en cours de route. On ne sait pas où cela mène. Et je voulais aussi faire un film ambigu comme ce type de conte de fées* » (cf. l'entretien qu'elle a donné à RFI)

<http://www.rfi.fr/culture/20170526-cannes-2017-i-am-not-witch-film-zambien-croisette-sorcières-rungano-festival-zambie>

Cette indécision entre histoire réaliste et conte a eu des effets ambivalents sur moi, spectatrice occidentale. D'une part le refus de situer l'histoire dans un contexte précis a un effet généralisateur qui conforte l'idée d'une « Afrique » archaïque, en proie à la sorcellerie, finalement assez proche du stéréotype reformulé naguère par Sarkozy le « drame de l'Afrique » vient du fait que « l'homme africain » n'est pas assez entré dans l'Histoire ». <http://www.jeuneafrique.com/173901/politique/france-s-n-gal-extraits-du-discours-de-dakar-prononc-par-nicolas-sarkozy-en-2007/>

Le fait que le film se penche sur le sort des femmes accusées de sorcellerie dans certains pays africains, et exploitées, stigmatisées, maltraitées par le patriarcat local, conforte également l'idée que le machisme est un problème des pays du Sud... L'homme « du gouvernement » obèse et grossièrement corrompu qui exploite l'enfant, entouré d'autres notables qui organisent l'exploitation des soi-disant sorcières, est une caricature un peu trop prévisible...

Par ailleurs, le fait que l'histoire soit focalisée sur cette petite fille venue de nulle part et désignée par les habitants de la localité comme une sorcière, brouille encore la compréhension du phénomène : s'agit-il de stigmatiser les femmes d'âge mûr comme porteuses d'un savoir que les hommes leur dénie, ou s'agit-il d'une stigmatisation plus générale des individus non conformes, comme les albinos, qu'on voit brièvement dans la séquence de l'école.

Enfin l'esthétique du film, qui privilégie la beauté des images (ah ! ces longs plans sur les rubans blancs qui relient chaque sorcière à une sorte de bobine géante fixée sur un pieu pour les empêcher de « s'envoler »...) aux dépens de la compréhension du contexte – le lien entre les séquences est plus poétique que narratif – a tendance à sublimer cette histoire, d'autant plus que la très jeune protagoniste a un visage et un regard fascinant.

Le film semble valoriser la solidarité entre ces femmes mais leur servitude volontaire (le ruban blanc qui les attache pourrait être coupé...) rend la situation difficilement compréhensible pour la spectatrice occidentale que je suis. La réalisatrice dit qu'elle s'est également inspirée du conte d'Alphonse Daudet « La Chèvre de M. Seguin » ce que semble confirmer la fin, mais qui ajoute encore au brouillage sémantique : la décision de la petite fille de se libérer est immédiatement suivie de sa mort, sans qu'on sache ce qui est arrivé, comme s'il s'agissait d'une fatalité.

Ce film concoure-t-il à faire mieux comprendre à un.e spectateur/trice occidental.e les contradictions spécifiques aux rapports genrés en Afrique... J'en doute un peu.



Geneviève Sellier est Professeure émérite en études cinématographiques à l'Université Bordeaux Montaigne. Spécialiste des approches « genrées » du cinéma et de la télévision, elle a publié notamment *La Drôle de guerre des sexes du cinéma français, 1930-1956*, avec Noël Burch (1996, réed. 2005) ; *La Nouvelle Vague, un cinéma au masculin singulier* (2005) ; *Ignorée de tous... sauf du public : quinze ans de fiction télévisée française*, avec Noël Burch (2014) ; elle a co-dirigé *Cinéma et cinéphilies populaires dans la France d'après-guerre 1945-1958* (2015).
voir <http://www.genevieve-sellier.com>